

Inter
Art actuel



La parole voyage

Denise Brassard

Number 104, Winter 2009–2010

Indiens
Indians
Indios

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62588ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)
1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brassard, D. (2009). La parole voyage. *Inter*, (104), 11–12.

» LA PAROLE VOYAGE

DENISE BRASSARD

*Quand une parole est offerte,
elle ne meurt jamais*

*Ceux qui viendront
l'entendront¹.*



> Lecture de Joséphine Bacon dans le cadre de l'événement parallèle au camp d'ACC/CCA, Gépég : Souffles de résistance, La Filature, Gatineau, 2009. Photo : Lorraine Bastien.

> Joséphine Bacon. Photo : Danielle Schaub.

Certains livres appellent le silence et le recueillement plutôt que le commentaire, comme si la parole qu'ils donnent à entendre devait prendre le temps de se loger en nous avant de déployer toute sa force d'évocation. *Bâtons à message / Tshissinuashitakana*, le premier recueil de poésie de Joséphine Bacon, est de ces livres qu'on voudrait simplement offrir à un ami en disant : tiens, bois cette lumière.

En mettant sur papier ces poèmes qu'elle a longtemps portés en elle et polis comme des pierres, Joséphine Bacon redonne la parole aux arbres. « Les arbres ont parlé avant les hommes », écrit-elle en avant-propos, rappelant ce que sont les *tshissinuashitakana*, ces signaux faits de morceaux d'épinette blanche laissés par les Innus cheminant dans l'intérieur des terres à l'intention de ceux qui passeraient après eux, et qui étaient autant d'« occasions d'entraide et de partage ». De ce langage des arbres, que ses ancêtres ont entendu et partagé, l'auteure se fait la gardienne et se donne le mandat de le propager. Ainsi ces bâtons à message nous jettent dans un monde à la fois dur et beau, nous ouvrant à la conscience d'une femme qui lutte contre l'oubli, dont chaque mot arraché au silence offre un rempart à la mémoire.

*Je me suis faite belle
pour qu'on remarque
la moelle de mes os,
 survivante d'un récit
qu'on ne raconte pas.*

Elle, qui depuis des années s'est mise à l'écoute de sa propre histoire en recueillant les récits des aînés un peu partout dans les territoires autochtones du nord du Québec², se fait l'écho de ce qui avec le temps est menacé de disparition : le sens de la parole d'un peuple pour qui l'écrit ne va, encore aujourd'hui, pas forcément de soi. « Mon peuple est rare, mon peuple est précieux comme un poème sans écriture, dit-elle. » C'est donc à l'oreille, semble-t-il, qu'écrit Joséphine Bacon, qui sait se faire discrète sans toutefois manquer à l'appel.

Tournée vers la nature et les gens, elle prête volontiers sa voix aux ancêtres, aux animaux, aux arbres, aux esprits. Ainsi la voix de cette « fille du Nord » se met à l'unisson des lieux d'où elle s'essore, dans des poèmes d'accord et d'abandon à la présence sacrée de *Tshishikushkueu*, l'esprit féminin qui veille sur la terre, à l'étoile du midi qui la guide vers *Papakassik*^u, maître des caribous, aux échos que se rendent le ciel et la terre.

*Mes pas feutrés
touchent avec respect
cette neige bleue
colorée par le ciel*

Dans son avancée de petite poucet, sa simplicité, sont apparente candeur, son écoute patiente, Joséphine Bacon sème ici et là de véritables perles, des bijoux de densité et de tension poétique.

Le dialogue, la relance, l'interpellation, la prière, voilà autant de formes qu'emprunte cette écriture par ailleurs tout en retenue, laquelle se fait tantôt hommage, tantôt témoignage d'amitié. La manière dont le livre s'est constitué est emblématique d'une telle générosité. Ne nourrissant pas de prétention au livre, l'auteure avait, au fil des ans, confié à Laure Morali des poèmes écrits un peu partout, certains en français, d'autres en innu-aimun – de là cette belle idée du livre bilingue –, et c'est en réponse aux exhortations de cette dernière qu'elle a consenti à cette publication, à laquelle elles ont travaillé ensemble (Laure Morali en signe la postface). Pas de prétentions au livre, donc, mais une conscience aiguë de sa nécessité, d'où cette parole donnée, confiée à une amie chargée de conserver ses propres mots comme elle s'est faite elle-même, répondant à l'appel de l'Esprit, « gardienne de la langue ».

Le rêve, si important pour les Innus et que la poète place au centre de son univers, est non seulement le véhicule des déplacements et le lieu de la rencontre, mais la condition de la survie d'un peuple. Si nous rêvons, c'est que la terre aussi, et elle sans doute avant nous, semble nous dire l'auteure, rêve. Il n'en tient qu'à nous de ne pas devenir (ou demeurer) son cauchemar. En cela la parole, détentrice d'un pouvoir de renaissance, nous est d'un précieux recours. Mais encore faut-il savoir tendre l'oreille, et l'avoir bien tendue, car la voix de *Papakassik*^u, comme celle des anciens, se perd depuis que ses « ses os sont éparpillés ». Seul le songe peut encore et tout à la fois nous guider vers les lieux sacrés et y ouvrir un passage pour les générations futures.

*Je dis aux chaînes du cercle :
Libérez les rêves,
comblez les vies inachevées,
poursuivez le courant de la rivière,
dans ce monde multiple,
accordez le songe.*

Le songe est signe, augure soufflé par l'Esprit pour guider le chasseur et le nomade. Il est la voie, le gage d'équilibre, le moyen de recouvrer la mémoire et de maintenir les possibles. C'est l'esprit non pas contre mais alliée à la lettre, le *muthos* au *logos*. Il s'agit en somme de retrouver la trace des ancêtres qui tend à se perdre, la tessiture des mots anciens et avec elles le sens de l'histoire. Or cela semble devenu improbable sans le recours à l'écriture. Et c'est ainsi que la poésie se fait parole réconciatrice, réparatrice. « Rêve, écrit l'auteure en avant-propos, tu m'empportes dans le monde des visions qui chantent ma vieillesse. Je suis là parce que tu es là. Et je sais que le temps est au récit. »

Consentant au récit, Joséphine Bacon affronte la profonde tristesse que lui inspire la dévastation des territoires ancestraux. « Où sont passés les arbres / qui poussaient quand / je grandissais, se demande-t-elle ? // L'intérieur des terres / a été vidé. » L'intérieur des terres, n'est-ce pas aussi l'intérieur des hommes, leur âme qui, privée de son origine, se vide de sa substance, leur esprit dévoyé par l'acculturation comme est dévié le cours des rivières ? De même la poète prend à rebours le chemin des ans jusqu'à cette enfance passée dans un pensionnat, marquée par la violence et le déracinement. Mais il y a, dans cette attention toute maternelle à l'orpheline qu'elle a été, une telle force d'accueil que la douleur à se dire semble moins cuisante. Alors le corps meurtri s'unit au paysage et cette rencontre suscite un sentiment d'apaisement.

*Ma douleur,
devenue remords,
est le long châtiment
qui courbe mon dos.*

*Mon dos ressemble
à une montagne sacrée,
courbée d'avoir aimé
tant de fois.*

À la veille de devenir elle-même une aînée, Joséphine Bacon fait se répondre tous les âges de la vie. En effet, dans le territoire de la mémoire où patiemment elle avance de son pas de femme mûre, ses déplacements se font parfois si légers, si gracieux qu'on dirait ceux d'un enfant ou d'une jeune épousée. C'est ainsi que, voyageant, sa parole défie l'espace, le temps, et avec eux l'oubli. «

Notes

- 1 Joséphine Bacon, *Bâtons à message / Tshissinuashitakana*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2009.
- 2 Elle a assisté des anthropologues et cinéastes dans leur travail de recherche et de création avant de devenir elle-même réalisatrice de films documentaires.